

OLIVIER ROY

Directeur de Recherche au CNRS

Thierry de Montbrial, fondateur et président de l'Ifri et de la WPC

Souvenez-vous, nous avons eu l'an dernier une session émouvante pour un certain nombre d'entre nous, avec le patriarche Bartholomée, avec le grand rabbin de France, Haïm Korsia, et une haute autorité musulmane, Mohamed Abdelsalam, qui travaille avec le recteur de l'université Al Azhar au Caire. Ce débat qui se passait juste après l'attaque du 7 octobre avait été d'une réelle profondeur et tolérance, et assez remarquable.

Concernant le débat d'aujourd'hui, je ne citerai pas explicitement une personne assise au premier rang, qui m'a dit l'an dernier : « Il serait peut-être intéressant d'organiser une discussion avec des chercheurs français ou des gens qui ont réfléchi au phénomène de l'islam sous l'angle politique, avec une vraie réflexion scientifique approfondie. » J'ai pris cela au mot. Nous allons ainsi avoir deux séquences. Une première séquence d'environ 30 minutes avec Olivier Roy. Nous allons avoir une discussion avec lui et partir d'assez loin et d'assez près – les deux sont vrais – à savoir de l'année 1979. Nous aurons ensuite 15 minutes avec le grand rabbin Korsia qui donnera son point de vue. Pas uniquement sur ce que nous aurons dit à l'instant d'ailleurs, mais peut-être aussi sur l'ensemble de l'exercice auquel nous nous livrons au sein de la World Policy Conference, sur l'interaction entre religion et politique qui est très importante de nos jours.

Je ne te présente pas, Olivier, puisque tout se trouve dans les documents et beaucoup de gens te connaissent. Ta spécialité reconnue mondialement, c'est le chiisme, même si tu étudies d'autres sujets. Olivier Roy a d'ailleurs fait ses premières armes en sillonnant l'Afghanistan à une époque où ce n'était pas du tourisme, à une époque où peu allaient à la découverte de ce vaste pays.

L'année 1979, la plupart des experts sont d'accord sur cela, est un grand tournant. Il s'agit de l'année de la révolution iranienne, c'est l'année de l'entrée des Soviétiques en Afghanistan. Et la fin de l'année 1979, c'est également la fin du siège de La Mecque, dans laquelle des Français se sont d'ailleurs illustrés. Il s'agit d'un point de repère absolument fondamental, je crois, puisque l'après 1979, par toute une série de phénomènes, de guerres, etc., a progressivement conduit à la situation actuelle.

Je te passe la parole. Je t'interromprai de temps en temps et nous en saurons déjà beaucoup plus au bout de 30 minutes qu'avant. Olivier, tu as la parole.

Olivier Roy

Merci. En 1979, du côté où je travaillais à l'époque – puisque j'allais en Afghanistan, mais je traversais l'Iran et je suis censé parler le persan, ce sont donc des zones que je connais assez

bien – on voit surgir un phénomène que l'on a appelé islamisme, c'est-à-dire la vision de l'Islam comme une idéologie politique et militante.

En Afghanistan, c'étaient des sunnites purs et durs, très conservateurs et en Iran des révolutionnaires. Le grand ami de l'Iran islamiste n'était pas du tout le roi d'Arabie, mais Fidel Castro et ensuite Chavez, etc. L'Iran s'est donc branché sur un courant anti-impérialiste, antiaméricain dès le début et pour le moins neutre par rapport à l'Union soviétique.

L'Iran s'est donc tout de suite présenté comme le champion de la cause islamiste dans l'ensemble du monde arabe en ignorant au début la différence chiite-sunnite. Ils se considéraient comme l'avant-garde par définition. Ils ont alors lancé un appel au soulèvement général dans l'ensemble du monde musulman pour renverser les régimes pro-occidentaux. Et ça n'a pas marché.

Il y a tout de suite eu la guerre avec l'Irak et la plupart des autorités musulmanes sunnites ont soutenu Saddam Hussein contre l'Iran. L'Iran a donc raté son OPA sur l'Islam en général. Ils se sont donc repliés sur ce que l'on a appelé ensuite l'arc chiite. D'emblée, il y avait ceux qui allaient devenir le Hezbollah, qui a rejoint l'Iran. En Afghanistan et au Pakistan, il y avait aussi des mouvements pro-iraniens. Stratégiquement, les Iraniens étaient évidemment alliés avec la famille Assad en Syrie parce que l'ennemi des Assad, c'était Saddam Hussein et les Assad sont des Alaouites, une catégorie religieuse considérée comme un peu cryptochiite.

L'axe iranien va donc consister, à ce moment-là, à s'appuyer sur les minorités chiites partout dans le monde arabe et sur les groupes que l'on pourrait appeler de cryptochiites, comme ce qui allait devenir les Houthis au Yémen, les Alaouites en Syrie.

Toutefois, cette OPA sur le monde chiite n'a pas été un grand succès. Leur meilleur succès, c'est le Hezbollah qui est devenu d'emblée une espèce de petit Iran : même formation, même idéologie, même vision des choses. Les Iraniens ont raté leur OPA en Irak. Le clergé chiite irakien, représenté aujourd'hui par l'ayatollah Sistani, s'est opposé au concept de guide suprême en Iran. Dans le Golfe, ils ont raté aussi. La famille des ayatollahs Shirazi a également refusé le Velayat-e faqih.

Le succès de l'Iran était donc limité, mais ça leur permettait toutefois d'intervenir dans l'ensemble du Moyen-Orient, en gros du Liban jusqu'au Golfe. Ils ont tout de suite joué la carte propalestinienne, la cause palestinienne était pour eux la cause par excellence qui permettrait d'unir les musulmans. Ça n'a pas permis d'unir les musulmans, mais ça a permis à l'Iran de devenir une puissance régionale jusqu'à, on pourrait dire, avant-hier.

Thierry de Montbrial

Ça, c'est la base. Ensuite, progressivement, tout ceci s'est développé d'une manière très politique, avec des guerres qui se sont multipliées. Nous avons eu le 11 septembre, le Printemps arabe, etc. Après cette vague qui prend ses sources en 1979, la question que l'on peut se poser aujourd'hui, particulièrement après la chute de Bachar el-Assad, est : arrive-t-on à la fin de cette vague ou de ce tsunami ? Plus précisément, est-on à l'aube d'une séquence qui serait entièrement nouvelle ? Hier, par exemple, Anwar Gargash a présenté une vision très

remarquable, notamment par sa tolérance et par sa sagesse, mais quand même assez optimiste aussi. Sur la base historique que tu viens de présenter, peut-on imaginer qu'il y ait une chance pour que l'on entre dans une nouvelle séquence ? Cela supposerait que les Iraniens eux-mêmes soient prêts à le faire et pas seulement eux. Ou au contraire, peut-on imaginer que l'on joue des prolongations et que ce serait plutôt l'esprit de la guerre qui l'emporterait sur celui de la recherche de la paix ?

Olivier Roy

Le fait que l'Iran ait essentiellement joué la carte chiite et la carte militante, anti-impérialiste, antisioniste, etc., a laissé de côté ce que l'on pourrait appeler les masses sunnites. Et il y a eu, du côté des sunnites, une radicalisation qui s'est essentiellement faite sous l'étiquette djihadiste, avec Al-Qaïda d'abord et surtout avec ISIS en Syrie plus tard. Le djihad d'Al-Qaïda et d'ISIS est un djihad global, leur objectif n'a jamais été régional. Ils parlent très peu de la Palestine. Évidemment, ils ont un discours anti-israélien, mais ils n'ont jamais soutenu les Palestiniens et ont au contraire mené la guerre au cœur de l'Occident, avec le 11 septembre, avec les attentats en Europe, etc.

Cette vague djihadiste, qui commence en 1995 – et qui pour moi s'est terminée tout récemment – nous a occulté à nous les Occidentaux, les vraies dynamiques du Moyen-Orient. C'est-à-dire que l'on voyait tout à travers le djihad et le terrorisme. Alors qu'au niveau des populations, ce n'était pas vraiment ce qui était le facteur de mobilisation politique.

Al-Qaïda est resté en dehors du Moyen-Orient, par contre ISIS s'est installé au cœur du Moyen-Orient entre la Syrie et l'Irak. Il y a une dimension dans ISIS dont il faut bien comprendre qui est la revanche des sunnites. Après l'invasion américaine de l'Irak, les sunnites n'avaient plus aucun pouvoir dans le croissant fertile, sauf en Jordanie. C'est-à-dire que le Liban était en gros une cogestion entre le Hezbollah et les chrétiens, la Syrie, c'était les Alaouites de la famille Assad et l'Irak, c'étaient les chiites qui ont été remis au pouvoir paradoxalement par les Américains. Nous avons donc une espèce de frustration du monde sunnite du croissant fertile qui explique largement l'implantation d'ISIS à cette époque-là.

ISIS a été vaincu et je crois qu'aujourd'hui, le djihadisme est vaincu. Il est résiduel, il y en a toujours, on aura des attentats, mais la dynamique interne du djihad global est cassée. Il y a des djihads locaux, comme dans le Sahel, des mouvements qui se réclament toujours un peu du djihad, mais qui sont devenus locaux. C'est là qu'apparaissent Joulani et le mouvement HTS. Joulani est un type intéressant parce qu'il a parcouru tout l'arc. Il a démarré avec ISIS, il est passé à Al-Qaïda et il a ensuite créé sa propre organisation sur une base régionale. On connaît bien ce qu'il a fait puisque j'ai des collègues qui vont sur le terrain depuis 8 ans (Patrick Haenni). Ils ont interviewé Joulani mais aussi les autres gens, à savoir les notables locaux, mais aussi les chrétiens, les évêques. Nous sommes en contact avec les évêques de la région, qui sont les premiers à sentir comment les choses vont tourner, parce que les chrétiens sont souvent les premières victimes de ces soubresauts djihadistes ou salafistes.

D'emblée, Joulani a protégé les chrétiens et a assuré la liberté du culte, ce qui est très important puisque ce n'est pas seulement la protection physique de la minorité chrétienne. Avec la percée de Joulani et la prise de Damas, on voit une logique – il s'agit d'un événement extraordinaire, mais parfaitement logique – à savoir la reprise du pouvoir en Syrie par la majorité sunnite. Si l'on

regarde la carte des ralliements, il a d'abord traversé tout l'axe sunnite du nord – Idlib, Hama, Homs, Damas – et il a été rejoint au sud par les gens de Deraa qui sont à la frontière jordanienne. Voilà l'axe sunnite. Et puis, nous avons appris dans les 24 heures que les tribus arabes de Deir-Ez-Zor de l'Est, qui avaient accepté la suzeraineté des Kurdes, ont tous fait allégeance au nouveau patron de Damas et auraient fait allégeance à n'importe quel chef arabe sunnite à Damas. Nous avons là la reconstitution d'une Syrie sunnite et arabe.

Le problème, c'est qu'il n'y a pas que des sunnites arabes en Syrie. Il reste deux grands groupes que sont les Alaouites à l'Ouest qui sont chiites ou cryptochiites et qui sont arabes et les Kurdes à l'Est qui sont sunnites, mais qui ne sont pas arabes. Donc, le défi pour Joulani maintenant, c'est de gérer les deux parties non arabes sunnites de la Syrie. Il suffit qu'il s'allie à l'une des deux et c'est déjà la stabilité assurée.

Le projet ici, c'est de reconstruire une Syrie multiconfessionnelle, mais à dominante arabe sunnite. Et cette Syrie-là n'a pas de prétention d'expansion, elle n'a pas de prétention à représenter le sunnisme ou l'islamisme dans le monde. Donc, quelle que soit la forme du régime, nous aurons une Syrie qui va rester dans sa limite territoriale et qui ne sera pas un facteur de déstabilisation des voisins. C'est plutôt le contraire qui va se passer, les voisins auront un effet de déstabilisation en Syrie. La question clé maintenant est donc de modérer tous les voisins par rapport à la Syrie pour laisser la Syrie s'installer comme un État-nation sur un territoire reconnu par la communauté internationale. Ça ne pose donc pas de problème fondamental.

Le tournant est là : la fin du djihad global, la fin de l'appel à l'unité du monde arabe contre l'ennemi sioniste ; c'est complètement fini.

Les accords d'Abraham avaient montré que c'était déjà fini pour toute une partie du monde arabe. Le fait que le monde arabe a abandonné les Palestiniens est évident. Même si émotionnellement, des choses touchent l'opinion publique arabe, politiquement et stratégiquement, il n'y a plus de guerre israélo-arabe, c'est fini. Demeure le conflit israélo-palestinien qui va durer.

Le changement en Syrie libère quelque part tous les non-dits des accords d'Abraham. C'est-à-dire que maintenant, on voit les États arabes se replier sur des intérêts nationaux, ce qui est très intéressant. Et c'est ce qui se passe par exemple en Arabie saoudite où l'on voit le prince héritier qui délibérément et expressément parle de l'Arabie saoudite comme un État-nation. Il promeut un nationalisme saoudien. Il a donc cassé les deux piliers de ce qui avait été la clé de l'Arabie saoudite depuis sa création, à savoir un clergé wahhabite et la tribu des Saoud. Il a cassé sa propre tribu et mis tous ses cousins en prison. Dans une prison dorée, c'est vrai, mais tout est doré en Arabie saoudite ; ce n'est pas un problème. Et il fait appel à des fonctionnaires qui ne sont pas de la tribu, ce qui est nouveau.

Ce phénomène de nationalisation, d'ancrage du nationalisme, on l'a d'un bout à l'autre. Regardez le Maroc et l'Algérie par exemple, c'est absolument évident. C'est ça le grand changement et l'Iran est maintenant au pied du mur. En effet, soit l'Iran accepte de se replier sur l'État-nation iranien qui est quelque chose de très consistant et de rentrer dans ses frontières tout en s'assurant évidemment un espace d'influence qui serait l'Irak, le Golfe et l'Ouest de l'Afghanistan, avec des relations compliquées avec la partie nord, l'Azerbaïdjan,

l'Arménie, donc, revenir à un type de souveraineté plus classique. Soit l'Iran n'accepte pas la destruction de l'axe de résistance et se relance dans un activisme.

Je pense qu'il y a une crise de régime en Iran, qu'elle va être structurelle. Grosso modo, les modérés et les radicaux, même si ça ne veut pas dire grand-chose. Les radicaux sont en crise totale. Ils ont été battus ou ils pensent qu'ils ont été trahis. C'est toujours mauvais quand on voit une armée revenir dans son pays en disant : « On a été trahis ». On a vu ce que ça a donné en Allemagne, on a vu la France avec l'OAS ; c'est compliqué. Par contre, une chose est sûre, c'est que la société civile iranienne ne veut plus d'aventure moyenne-orientale de l'Iran. Ils sont nationalistes, ils sont sécularisés. 40 ans d'un État religieux, quel qu'il soit, république ou autre, et pas seulement musulman, dégoûte la population de la religion.

Thierry de Montbrial

Tout cela est d'une très grande clarté. Peut-on dire, pour simplifier, qu'au fond l'expression du nationalisme arabe après la décolonisation s'est faite à travers un modèle occidental, presque français. C'est-à-dire un mélange de laïcité et de socialisme façon arabe, si je puis dire, avec la force militaire garantissant le tout par derrière ; Assad, Saddam Hussein, etc. Au fond, on a gardé le modèle nationaliste, mais on l'a rhabillé complètement avec l'Islam ; un Islam qui ne se prétend plus universaliste, expansionniste, djihadiste, etc. Et cela va plus dans le modèle Anwar Gargash, comme il le disait hier.

Néanmoins, passer d'ici à là, à la mutation complète du modèle, ce n'est pas si simple que ça. Pour ça, il faut des « hommes d'État ». As-tu des raisons de penser que le nouvel homme fort de la Syrie pourrait être à la hauteur de cette extraordinaire tâche qui équivaut quand même à une transformation complète, à la fin vis-à-vis de l'intérieur et vis-à-vis de l'extérieur ?

Par ailleurs, ce que tu viens de dire, c'est qu'en Iran, ça peut se passer bien ou se passer mal. Se passer bien, ça pourrait être une crise de régime, mais peut-être au fond le retour de ceux que l'on appelait les modérés, les Khatami ou ce type de personnalités. Peux-tu nous en dire un peu plus sur la manière dont tu sens les choses ?

Olivier Roy

Pour Joulani, comme je le disais tout à l'heure, on l'a vu à l'œuvre pendant les 8 ans où il a gouverné la région d'Idlib. Qu'a-t-il fait ? Il n'a pas imposé son parti. Il a récupéré les notables locaux et il a donné une autonomie au clergé musulman local. Le paradoxe, c'est que ce clergé très conservateur a reproché à Joulani de ne pas faire appliquer la sharia. Comme toujours, quand on parle de sharia, qu'est-ce qui est en jeu ? Les femmes ; c'est une règle absolument générale. Les religieux ont donc demandé la séparation de l'université en deux universités, une pour les hommes, une pour les femmes. Ils ont demandé la suppression des *malls* avec tous les magasins où les jeunes venaient prendre le café, discuter entre eux, etc. Et ils ont demandé le rétablissement de la police religieuse.

Ce qui est intéressant, c'est que Joulani a refusé les trois demandes. Il a refusé de créer deux universités pour éviter la mixité. Il a refusé de fermer les *malls* où les jeunes se rencontrent, hommes et femmes. Et il a dissous la police religieuse. Ce sont des signes. Et puis il est allé voir les évêques. Quand ils ont pris Alep, les sœurs du Carmel ont envoyé une lettre en expliquant qu'elles étaient très inquiètes, mais qu'il ne s'est rien passé et que la sécurité du

couvent était assurée de l'extérieur – personne n'est entré – par les services de sécurité. Les signes sont donc clairs.

Joulani est un homme politique. Je ne dis pas que c'est un démocrate, bien sûr, mais c'est un homme politique qui veut le pouvoir et il sait à quelles conditions il peut assurer le retour d'une Syrie unie. Un, rassembler la communauté sunnite dans toutes ses composantes, donc y compris les modérés. Et deux, montrer le visage d'une Syrie pluriconfessionnelle et pluriethnique, même si on est tous d'accord sur le fait que c'est la majorité sunnite. Je pense qu'il va s'en tenir à son programme. Il y a un changement d'échelle. À Idlib, c'était une petite région, maintenant c'est toute la Syrie, il ne va pas d'un seul coup créer une nouvelle administration. Il a demandé aux fonctionnaires de rester en place, il n'y a pas de purge pour le moment. Ce n'est pas parce qu'il est bon et généreux, c'est parce qu'il a besoin d'un appareil d'État, c'est clair et net.

Donc, la question, c'est que va-t-il se passer du côté des Kurdes. Et là, il faudrait demander au grand voisin du nord son avis. Ça va se régler avec les Turcs ; c'est un autre chapitre.

Pour l'Iran, c'est une crise de régime. C'est-à-dire que l'Iran n'est pas au bord d'une nouvelle révolution, l'Iran n'est pas au bord d'une guerre civile, c'est une crise de régime. Cette crise de régime peut se faire en douceur derrière les rideaux avec quelques assassinats, elle peut devenir violente. C'est-à-dire avec conflits armés entre des groupes de Pasdaran, l'armée, etc. La population descendra dans la rue quand elle verra qu'il y a une fenêtre d'opportunité, quand elle verra que quelque chose est en train de se passer. Là, les gens descendront dans la rue, mais ils ne commenceront pas par descendre parce qu'ils se font tirer dessus.

Je ne crois pas du tout au démembrement de l'Iran. Il n'y a pas de raison qu'il y ait plusieurs Iran, une guerre civile de long terme, etc. Je crois que l'on va retrouver un Iran unifié, étatisé, avec un gouvernement légitime, plus ou moins ouvert, c'est une autre question, plus ou moins religieux, c'est une autre question.

Je suis donc relativement optimiste sur l'Iran, le problème, c'est le *timing*.

Thierry de Montbrial

Je vais passer la parole à Haïm dans un instant, mais un mot quand même sur la Turquie. Parce que la Turquie est un acteur majeur de la région et Erdogan a des ambitions. La vision ottomane d'Erdogan est très forte. Comment cela peut-il fonctionner ?

Olivier Roy

Aucun doute là-dessus, Erdogan a une vision néo-ottomane. Le problème, c'est qu'il est le seul. La population turque ne se sent pas du tout ottomane. Eux, ils sont plutôt pour fermer les frontières, envoyer les Syriens chez eux. C'est ce qu'avait dit Erdogan : « Il n'y avait pas de frontière autrefois, nous sommes un même peuple, etc. » Si vous vous promenez à Mardin, à Gaziantep, les gens ne demandent qu'une chose, c'est la fermeture de la frontière avec la Syrie, sauf pour le business évidemment, mais on fait de la contrebande à ce moment-là, donc ça

compense. Il n'y a pas de vision néo-ottomane dans la nation turque. L'appareil d'État turc est turc, ils n'ont pas une politique néo-ottomane.

Et du côté arabe, personne n'a envie d'un retour de l'ottomanisme. Quand les Frères musulmans ont réussi ici et là, après 2011, à contrôler les parlements, en Tunisie et en Égypte, ils étaient bien contents d'avoir la Turquie qui venait les aider, etc., mais jamais ils n'ont pensé à recréer un calife ottoman ; ceci est complètement exclu du côté arabe.

Donc, Erdogan rêve, mais en même temps, c'est un bon tacticien. Parfois, je le compare à Trump, il dit des choses complètement à côté de la plaque, mais il a le feeling, il sent les choses. Une chose a traumatisé Erdogan, c'est la tentative de coup d'État des Gülen ; ça l'a traumatisé. Mais avant 2015, il avait vraiment essayé de faire un accord avec les Kurdes. En 2015, pour des raisons qui restent un peu mystérieuses – et j'étais à cette époque-là dans le Kurdistan turc – le PKK a lancé une guérilla urbaine. J'étais dans Idil à ce moment-là et on voit la gendarmerie qui arrive en disant : « Rentrez chez vous, ça tire. » La population n'a pas du tout suivi l'insurrection. Donc, des centaines de jeunes se sont fait tuer, membres du PKK, mais les gens ne voulaient pas ce soulèvement. Ça a du coup braqué Erdogan qui a lancé, à partir de là, une politique anti-PKK et antikurde en général.

Maintenant, il y a deux possibilités. Soit les Kurdes qui sont dans le nord-est de la Syrie sont pris dans un ciseau avec au nord l'armée turque et à l'ouest et au sud le nouveau régime de Damas. C'est le pire scénario, mais ça peut se produire. Un autre scénario moins probable, c'est qu'Erdogan fasse un deal avec le PKK, avec Öcalan. Mais il y a quand même un mystère extraordinaire, c'est que le chef du PKK est dans une prison quatre étoiles turque où il a ses téléphones, où il parle avec ses lieutenants, etc. Cela signifie que le canal de communication au plus haut niveau fonctionne. Erdogan peut parler avec Öcalan n'importe quand. Je n'exclus pas un accord, qui supposerait la démilitarisation des Kurdes et du PKK en général, la fin de tout conflit armé, donc qu'ils rendent les armes à la fois en Syrie et en Turquie et que l'on ait alors des formes de régionalismes qui se mettent en place des deux côtés pour satisfaire les demandes de la population kurde qui sont beaucoup plus culturelles et linguistiques que religieuses et politiques.